

La crique

Comme tous les étés depuis une dizaine d'années, je me rends chaque jour, en début d'après-midi, dans une crique située entre Banyuls-sur-Mer et Cerbère pour m'y baigner, lire et me reposer. L'endroit est quasiment inaccessible par la voie terrestre et seul un spécialiste de la varappe - activité que je pratique à haut niveau - peut entreprendre, sans risquer de se rompre les os, la descente de l'à-pic d'une trentaine de mètres qui sépare le sentier du littoral des galets du bord de mer. La difficulté d'accès du lieu me garantit une paix royale tout au long de cette période estivale et je songe avec horreur à ces touristes contraints de se serrer comme des sardines sur les plages de sable fin situées plus au nord de la côte Vermeille. Je pense, si ma mémoire ne me joue pas de tour, n'avoir jamais eu l'occasion de partager ce havre avec quiconque, pas même avec les kayakistes et canoéistes, pourtant nombreux à croiser dans les parages, que les récifs hérissés devant mon petit coin de paradis découragent d'entreprendre un accostage.

Imaginez donc ma surprise, en ce mercredi ensoleillé de la fin du mois de juillet, de trouver dans mon jardin secret, allongée sur la grève à l'aplomb de la falaise, une femme aux cheveux longs et noirs arrangés en une lourde tresse. De l'endroit où je prends pied sur le sable une fois ma désescalade achevée, je ne vois que son dos nu et devine ses jambes légèrement repliées sous une serviette de bain verte ressemblant à un chapelet d'algues. Elle se tient sur le coude gauche, la tête appuyée sur son épaule et le regard tourné vers le large. Je note avec humeur que, non contente d'envahir MON espace vital, l'ondine occupe MA place habituelle, la seule dans ce petit périmètre sur laquelle MON rocher projette son ombre. Comme elle ne semble pas avoir pris conscience de ma présence, je simule une courte et peu sonore quinte de toux pour attirer son attention sans l'effrayer. La femme tourne alors lentement vers moi son visage où flotte un léger sourire, m'observe quelques instants de ses grands yeux de jais puis m'adresse un signe à peine perceptible de la tête pour me donner le bonjour... et retourne à sa contemplation de l'horizon !

Quel manque de savoir vivre, pensé-je en déballant de mauvais gré mes affaires à l'opposé de l'endroit de l'anse où repose l'intruse, le plus loin possible d'elle pour lui signifier mon agacement d'être importuné de la sorte. Une touriste étrangère, sans nul doute, qui croit qu'avec son argent elle peut coloniser le littoral et en chasser

La crique

sans vergogne les indigènes ! Tout en ruminant ma bile, je me lance dans une observation détaillée de l'envahisseuse. Ni sac, ni bouteille d'eau, ni la moindre trace d'une quelconque substance ingérable n'est visible alentours. Ce constat me réjouit et signifie sans nul doute que la femme n'a pas l'intention de s'attarder sur ma plage, qu'elle fait une simple pause ici et qu'après avoir recouvré des forces, elle videra les lieux et poursuivra son chemin. Je me fais alors la réflexion qu'aucune embarcation ne l'attend sur l'eau à proximité. Si elle n'est pas arrivée là en bateau, c'est qu'elle est venue à la nage car je l'imagine mal jouer les alpinistes sans vêtement ni matériel approprié. Rassuré par les conclusions de mon enquête, je décide de profiter de ce bel après-midi en m'accordant une trempette, sans cependant trop m'éloigner du rivage, mes aptitudes pour la natation n'arrivant pas à la cheville de mes dispositions pour l'escalade.

De retour sur ma serviette, je m'allonge sur le dos, place mon chapeau de paille en équilibre sur mon visage et pique un petit roupillon. Je rêve que je m'ébats dans les flots au milieu de créatures aquatiques jusqu'à ce qu'une bourrasque de vent marin me tire en sursaut de mon sommeil. Je jette un coup d'œil sur l'écran de ma montre : bigre ! Voilà près de deux heures que je me suis assoupi. Un léger mouvement de ma tête vers la gauche m'informe que la femme n'a pas bougé et qu'elle semble bien partie pour rester à son poste un bon moment encore. Comme je fixe intensément mon regard sur elle dans le secret espoir de la faire se retourner, un pouvoir que j'étais persuadé de maîtriser dans mon enfance et que je testais sur les filles assises en classe devant moi, je note qu'elle se tient parfaitement immobile dans la position où je l'ai découverte en arrivant. En fait, pour être tout à fait précis, c'est la partie de son corps allant des épaules aux bouts de ses pieds, toujours couverts d'algues, qui semble statufiée. De temps à autre, en effet, la femme secoue sa chevelure, comme le ferait un cheval avec sa crinière pour chasser un taon de son encolure, puis se replonge dans sa contemplation du grand large.

Totalement focalisé sur mon activité de scrutateur, je perds la notion du temps. Ce sont les six coups sonnés dans le lointain par le clocher de l'église de Banyuls qui me ramènent au présent et m'enjoignent, tel Monsieur Seguin appelant sa chèvre perdue dans la montagne, à regagner mon logis. J'ai l'épaule gauche ankylosée ainsi que le cou raide pour être resté trop longtemps sans changer de position et c'est au prix de quelques exercices d'assouplissement que je retrouve l'usage normal de mes

La crique

membres supérieurs. J'ai donné rendez-vous chez moi à un ami en fin d'après-midi et doit ainsi abandonner, non sans regret, mon bout de terrain à l'étrangère en souhaitant ardemment que cette rencontre soit la dernière dans le périmètre de ma crique. Avant d'engager ma remontée vers le sentier du littoral, j'adresse à la femme un « Au revoir madame » assez fort pour qu'elle m'entende, suivi d'un « Et j'espère ne plus vous revoir » maugréé dans ma barbe.

Le lendemain et les jours suivants se déroulent selon le même scénario. La femme est étendue sur la plage quand j'arrive, elle répond à mon salut en m'accordant l'aumône d'un regard puis reste figée en posture allongée, tournée vers le large en appui sur son coude gauche, jusqu'à mon départ. Le vif agacement que j'éprouvai lors de notre première prise de contact a lentement dérivé vers de la curiosité jusqu'à devenir le sujet quasiment obsessionnel de mes préoccupations actuelles. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Où vit-elle ? Ces questions tournent désormais en boucle dans mon esprit, de jour comme de nuit. Et pour commencer, quand, et par quelle voie, arrive-t-elle dans la crique et à quelle heure la quitte-t-elle ? Afin d'éclaircir ces points, préalables à des investigations plus approfondies sur sa personne, je mets en place une stratégie consistant à venir chaque jour une heure plus tôt que la veille, aussi longtemps qu'il le faudra pour arriver dans la place avant la dame, et à quitter les lieux de plus en plus tard dans l'espoir d'assister à son départ.

Après m'être infligé durant une semaine ce traitement inhumain pour un vacancier – j'en suis à me lever avant l'aube et ne retrouve mes pénates qu'aux environs de minuit – sans obtenir la moindre avancée dans mon enquête, j'opte pour la tactique de la chasse aux indices. Je commence par donner un nom à la femme qui fait l'objet de mon étude et après quelques instants de réflexion, celui qui s'impose à moi avec force évidence est « la petite sirène ». Ceci fait, je me lance dans l'inspection minutieuse de la plage et de tous les accès terrestres menant à la crique, même les plus improbables, sans que mes furetages ne paraissent perturber le moins du monde la petite sirène. Mais j'ai beau m'user les yeux sur les galets et passer en revue chaque centimètre carré de terrain, je ne découvre aucun élément me permettant de déceler la trace d'un passage autre que celui que j'emprunte pour accéder à ce site. Dans l'objectif d'écartier l'hypothèse, peu probable, que la petite sirène rallie ce lieu les pieds au sec en passant par mon couloir d'escalade, je

La crique

dispose quelques pierres en équilibre le long des prises et m'assurerai le lendemain qu'elles n'ont pas été déplacées.

Maintenant que j'ai éliminé avec certitude toutes les possibilités que la petite sirène accède à la crique par la terre, je m'attaque à l'éventualité, plus que probable, d'un cheminement marin. Et si embarcation il y a, elle n'est point visible du rivage. Il faut donc, pour être sûr qu'un canot ne stationne pas dans les parages à l'abri des regards, que je me risque dans les vagues au-delà de ma zone de confort habituelle. Comme je l'ai déjà dit, je ne suis pas très à mon aise dans l'élément liquide et je dois me faire violence pour parvenir à franchir le chapelet de rochers qui protège mon domaine des envahisseurs estivaux. Alors que je me suis éloigné de la grève comme jamais je n'avais osé le faire auparavant, en gagnant chaque centimètre de Mare nostrum au prix d'une lutte féroce avec les rouleaux d'eau salée qui ne comptent pas leurs efforts pour me renvoyer d'où je viens, je suis soudain soulevé tel un fétu de paille par une lame plus puissante que les autres et projeté sans ménagement sur un morceau contondant de la falaise. Je ressens alors un choc terrible dans ma tête, puis je perds connaissance.

Lorsque je sors de mon état comateux, je me trouve sur la plage, en position allongée sur le dos, ma serviette de bain dépliée du bas de mon menton jusqu'au-dessus de mes genoux. Quand j'esquisse un mouvement pour me relever, une terrible migraine me vrille le crâne et j'ai besoin de quelques instants de calme, paupières closes, pour retrouver mes esprits. Une fois l'intensité de ma céphalalgie redescendue à un niveau supportable, je jette un œil alentours et constate que je suis seul dans la crique, ce qui n'était plus arrivé depuis belle lurette. Un rapide examen de mon anatomie m'apprend que mes bras, mes jambes et mon tronc sont couverts d'éraflures superficielles et qu'une profonde estafilade descend en ligne droite de mon aisselle gauche jusqu'à l'aine. En palpant mon front, je détecte près de l'œil droit la présence d'une large plaie et en ramenant ma main devant mes yeux après avoir tapoté le pourtour de la zone endolorie, j'en déduis qu'une sorte d'onguent de couleur verte y a été épandu dans le but vraisemblable de stopper l'écoulement sanguin. Je trouve aussi la trace de cette substance sur toutes mes blessures, ce qui me plonge encore avant dans la perplexité. Ainsi, quelqu'un m'a extrait des eaux, transporté sur la grève et soigné mes blessures en m'entourant de toute son attention comme une personne le ferait pour un être cher.

La crique

Le soir tombant met un terme à mes réflexions. Après avoir fourré mes affaires dans mon sac à dos, je prends mon courage à deux mains et entame la remontée vers le sentier du littoral. Jamais escalade ne m'a semblé si pénible à réaliser. Je me hisse de prise en prise à un train de sénateur, serrant les dents à chaque effort pour ne pas hurler les tourments qui supplicient mon corps. J'arrive chez moi à la nuit noire, exténué et grelottant de fièvre, et sans même prendre le temps de me dévêtir, je m'écroule sur mon lit et m'endors comme une masse.

Je reste inconscient deux jours entiers, jusqu'à ce que l'un de mes bons amis, inquiet de ne plus avoir de mes nouvelles, me trouve sur ma couche, délirant et trempé de sueur. Le médecin qu'il va prestement quérir s'alarme de mon état et lui fait promettre de me forcer à garder la chambre une grande semaine au moins. Interdiction m'est faite durant cette période de naviguer dans la maison ailleurs que pour me rendre aux toilettes. Sur son ordonnance, le praticien prescrit à tous mes menus, et jusqu'à rétablissement complet, viandes rouges et pâtes à volonté accompagnées d'un verre de vin. Il confie aussi à mon ami que la pommade appliquée sur la vilaine plaie de mon crâne m'a certainement sauvé la vie et que ce sont ses vertus hautement cicatrisantes qui m'ont à coup sûr préservé du trépas.

Ce traitement royal, suivi à la lettre par mon zélé garde-malade, a tôt fait de me remettre sur pied. Cinq jours à peine se sont écoulés depuis mon accident que, déjà, je piaffe d'impatience de retourner dans ma crique afin de remercier la petite sirène pour mon sauvetage et ses bons soins. Car c'est elle, je n'en doute pas une seconde, à qui je dois d'être toujours de ce monde. Las, elle ne paraît dans la baie ni ce jour ni les suivants. Je me lève chaque matin rempli d'espoir et rentre me coucher à la nuit tombée plus abattu que la veille. Petit à petit, je perds l'appétit et l'envie de tout. Seul m'importe de revoir la petite sirène, à l'instar d'un amoureux séparé contre son gré de sa belle. Affolé par cette langueur qui semble refermer ses mâchoires morbides sur mon esprit de façon inexorable, mon fidèle alter ego entreprend de me changer les idées et me traîne par le col à Port-Vendres, un soir où je suis au plus mal, dans une discothèque à la mode. Avachi dans un canapé orange fluo usé jusqu'à la trame, le nez piqué dans un verre de Cuba libre, je balaye la piste de danse d'un air bovin en écoutant Bandolero chanter son indémodable Paris latino. Voir se trémousser tous ces gens heureux me donne la nausée et alors que je m'apprête à faire un tour au bar pour recharger mon godet, mon œil accroche une

La crique

silhouette qui m'est familière. Le doute n'est pas permis ! Là, devant moi, la petite sirène se déhanche lentement dans une robe dos-nu lamée bleue tombant sur ses chevilles, les yeux clos, sa longue tresse noire se balançant d'une épaule à l'autre. Je sens mon cœur battre la chamade dans ma poitrine et le sang qui afflue dans mes tempes ravive les maux de têtes, hérités de mes mésaventures maritimes, dont je me croyais débarrassé.

Totalement subjugué par la vision de la petite sirène en ce lieu où je n'aurais jamais misé un kopeck qu'elle puisse se complaire, je doute encore de la véracité de la scène à laquelle j'assiste quand, d'une gracieuse demi-volte sur la droite, je vois l'objet de mes obsessions glisser dans ma direction sur ses ballerines assorties à sa robe et venir se lover dans un divan siamois du mien. Elle saisit la bouteille de bière Carlsberg posée sur la table qui lui fait face, en boit d'un trait une longue rasade puis retourne se mêler aux danseurs sans même me décocher un regard. Loin de m'offusquer de cette attitude un brin méprisante à mon égard, je l'observe à présent de façon ostentatoire et passe en revue chaque partie de son anatomie. Elle est moins grande qu'elle ne le paraissait, allongée sur la plage, mais ses proportions, du visage comme de son corps, sont parfaites. Je dois concéder qu'elle est d'une grande beauté. La petite sirène revient et n'a plus envie de danser car elle a mal aux pieds, supputé-je en la regardant regagner son siège à mes côtés en claudiquant. Après avoir porté une nouvelle fois le goulot de sa bouteille à sa bouche, elle tourne la tête vers moi, m'adresse le sourire moqueur qu'elle me servait dans la crique, se lève et se dirige vers la sortie de la discothèque.

Je prends cette sortie théâtrale pour une invitation à la suivre. Le temps de compter jusqu'à dix, je lui emboîte le pas. Un petit vent frais m'accueille au dehors où des grappes de fêtards grillent des cigarettes, chahutent et s'embrassent. Je mets quelques secondes à repérer la petite sirène dans la pénombre. Elle se dirige vers le port, lentement, déterminée, comme quelqu'un qui trace son chemin. Elle s'engage sur un ponton, parcourt quelques mètres sur les planches en bois jointées de fer puis s'assoit de manière à laisser pendre ses jambes au-dessus de l'eau. Avant que je n'arrive à sa hauteur, la petite sirène plonge au ras de l'étrave d'un chalutier amarré devant elle et disparaît dans les flots.

La crique